

LÉON BOLLACK

La



Langue Française

en l'an 2003

Extrait de LA REVUE (Ancienne "REVUE DES REVUES"), 15 Juillet 1903

Prix : 60 centimes

PARIS

AUX BUREAUX DE *LA REVUE* (Ancienne "REVUE DES REVUES")
12, AVENUE DE L'OPÉRA

—
1903

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS de la LANGUE BLEUE, 147, Avenue Malakoff, PARIS-XVI^e

Lib. 1.	— LA LANGUE BLEUE. Théorie complète. 1 vol. in-8° raisin, 480 pages.....	10 Francs
Lib. 2.	— GRAMMAIRE ABRÉGÉE de <i>La Langue Bleue</i> . 1 vol. in-8° raisin, 64 pages..	1 Fr. 25
Lib. 4.	— MÉTHODE et VOCABULAIRE de la LANGUE BLEUE (<i>Français-Bolak et Bolak-Français</i>). 1 vol. in-8° raisin, 304 pages.....	5 Francs
Lib. 7.	— RÉSUMÉ THÉORIQUE de <i>La Langue Bleue</i> . 1 vol. in-8° raisin, 122 pages.	2 Fr. 50

TRADUCTIONS

En Anglais :

Lib. 2 (62). — ABRIDGED GRAMMAR of the Blue Language . English version by professor TISCHER.....	1 sh. - \$ 0 25
---	-----------------

En Allemand :

Lib. 2 (42). — KURZE GRAMMATIK der Blauen Sprache . Bearbeitet durch A.-L. PICARD, licencié ès lettres.....	1 Mk. - 1 K. 25
--	-----------------

En Italien :

Lib. 2 (82). — GRAMMATICA della Lingua Azzurra . Adattata dal Professor LANZANI.....	1 L. 25
---	---------

En Espagnol :

Lib. 2 (92). — GRAMATICA ABREVIADA de La Lengua Azul . Adatada por el Profesor E.-O. GIL.....	1 P. 25. - \$ 0 25 0/0
--	------------------------

Aux bureaux de **LA REVUE** (Ancienne **REVUE DES REVUES**)
12, Avenue de l'Opéra

Vers la **Langue internationale**, brochure de 20 pages in-8° : 0,50 centimes.

LA LANGUE FRANÇAISE

EN L'AN 2003

A M. JEAN FINOT

Directeur de LA REVUE

Hommage remercieur.

L. B.

LÉON BOLLACK

La

Langue Française
en l'an 2003

Extrait de LA REVUE (*Ancienne "REVUE DES REVUES"*), 15 Juillet 1903

Prix : 60 centimes

PARIS

AUX BUREAUX DE *LA REVUE* (*Ancienne "REVUE DES REVUES"*)
12, AVENUE DE L'OPÉRA

1903

LA LANGUE FRANÇAISE EN L'AN 2003 ⁽¹⁾

I. — ASTROLOGIE LINGUISTIQUE.

OULOIR prédire quelle sera la contexture de la Langue Française dans cent ans semble une paradoxale fantaisie sans base scientifique sérieuse.

En y réfléchissant, on comprendra pourtant que ce travail de divination peut être effectué avec quelque certitude, en étudiant les changements de notre idiome national au cours des siècles précédents.

Bien que les conclusions formulées ne puissent avoir la rigueur mathématique des calculs de l'astronome donnant rendez-vous, en un point déterminé de la voûte céleste à quelque planète encore inconnue, nous allons néanmoins essayer de démontrer que, d'après la courbe déjà parcourue, de par les influences agissantes aujourd'hui, il doit résulter une structure nouvelle de notre langage, dont on peut prévoir les contours.

Nous n'ignorons pas que le français s'est modifié constamment depuis sa naissance et que le vocabulaire dont nous nous servons actuellement n'a que de lointains rapports avec les mots employés au Serment de Verdun par les petits-fils de Charlemagne.

Sans être grands clercs, nous connaissons tous les aspects successifs que présente notre idiome : dans l'épique Chanson de Roland, dans les vivantes chroniques de Villehardouin, du Sire de Joinville ou de Jehan Froissart, dans les histoires savoureuses de Rabelais, dans les poésies mignardes de Villon, de Marot, de Ronsard et de La Fontaine, dans les nerveux essais de Montaigne ou les virulentes Provinciales, dans les sublimes dramaturgies de Corneille, de Racine et de Molière, dans les proses d'acier des Encyclopédistes et de Voltaire, dans la grandiloquente période romantique de Rousseau, de Chateaubriand et de Hugo, jusque dans la prosaïque langue des nouvelles réalistes ou les subtilités des vers décadents de notre temps.

Si notre langage fut toujours représentatif de certaines époques, s'il a subi les variations protéiformes que tout idiome vivant doit éprouver, nous pouvons donc proclamer qu'à coup sûr la langue littéraire de nos arrière-neveux différera de la nôtre.

(1) L'auteur croit utile de mentionner que, dans l'élaboration de cet article, il a eu recours aux travaux de Darmsteter (*La vie des mots*), de M. Michel Bréal, (*La Sémantique*), de Whitney, (*The Science of Language*), de M. R. de Gourmont (*Esthétique de la Langue française*), etc.

Avant d'étudier les modes d'action des tendances transformatrices du français, considérons tout d'abord le but auquel tend l'évolution de chaque langage.

Il semble évident que l'homme désire posséder un instrument linguistique de plus en plus limpide, de plus en plus logique. Dans un style magnifique, Renan nous montre : « La marche des langues vers l'analyse correspondant à la marche de l'esprit humain vers une réflexion de plus en plus claire »; Darmesteter écrit : « Le langage s'affermi avec la civilisation »; et ce souci toujours plus intense de précision dans la traduction des pensées est la raison même du triomphe des langues analytiques.

Des faits peu étudiés jusqu'à ce jour confirment cet objectif secret du langage. En premier lieu, l'affinement de nos sens ; il semble indiscutable que, soit par hérédité, soit par l'effet de notre éducation scientifique, nous possédions des facultés plus aiguies que celles de nos ancêtres.

Au point de vue auditif par exemple, nous percevons mieux les finesse musicales. Bellini, Meyerbeer, puis Bizet, puis Wagner furent successivement considérés comme des révolutionnaires dont les œuvres étaient incompréhensibles.

Dans un autre ordre d'idées, en remontant à des temps plus reculés, on peut affirmer que notre œil distingue des tons inconnus aux anciens Grecs qui confondaient le vert avec le bleu. L'absence presque complète d'épithètes « de couleur » a été remarquée dans toute la littérature française jusqu'à Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, qui, eux-mêmes, ne parvinrent pas à noter les imperceptibles nuances que Maupassant a fixées dans ses descriptions.

La science permet, encore plus sûrement, d'observer les surprenants progrès réalisés dans la prononciation distincte des sons depuis l'enfance du langage.

On peut énoncer aujourd'hui cette loi : l'accroissement de la civilisation humaine est en rapport constant avec la netteté d'émission des consonnes.

Il suffit en effet de comparer avec n'importe lequel de nos idiomes modernes, soit des langues anciennes : tel le sanscrit, avec ses quatorze voyelles, soit des dialectes primitifs nègres ou polynésiens, survivants témoins de préhistoriques bégaiements, pour comprendre que l'articulation parfaite de chaque consonne constitue le résultat le plus tangible de l'évolution humaine.

La faculté d'émettre nettement une consonne est la ligne de démarcation, la seule distinction réelle entre l'homme et les animaux qui, eux, ne crient que des voyelles.

Il subsiste encore des traces de cette rude éducation du gosier humain : la difficulté pour les Allemands de distinguer entre les prononciations du *b* et du *p*, du *v* et de l'*f*, ou pour les Espagnols d'articuler franchement le *b* et le *v*.

Nous pouvons donc certifier à la fois que nos sens se sont affinés,

et que, dans la marche évolutive du langage, la prédominance de la netteté émissive des consonnes ira toujours en grandissant.

Un autre principe directeur dans la formation des langues futures sera la *concision* des vocables. HUMBOLDT a dit très justement : « Il n'est pas de raison pour désigner un objet par plus d'une syllabe tant que les mots simples suffisent à nos besoins ». Et, si nous imaginions l'hypothèse de la non-découverte de l'imprimerie, il est plus que probable qu'en suivant le cours de ses destins naturels, le français serait devenu un idiome monosyllabique.

La loi du moindre effort gouverne toutes les actions humaines. Aussi, malgré les vains regrets de la gent littéraire, allons-nous voir bientôt la langue française prendre un nouvel essor vers plus de clarté et de concision.

La beauté esthétique de notre idiome ne réside pas dans la conservation de mots archaïques, mais bien dans l'emploi intelligent des vocables fournis par l'usage ; elle ne consiste pas davantage dans l'utilisation de matériaux imposés par de faux savants, qui croient faire parade de science en fabriquant des mots gigantesques, — l'inventeur du mot « *cinématographe* » mériterait d'être pendu haut et court ! — mais bien dans la mise en œuvre des termes de la langue *parlée*, « le seul langage français véritable ».

Il eut été plus artistique de garder les mots « moutier, heur et semblance » au lieu de « monastère, bonheur et représentation ». Le peuple en a décidé autrement et le peuple est le « véritable créateur du langage ».

On rencontre peu d'exemples de vocables fabriqués par des gens de lettres et restant au dictionnaire. Seul, de nos jours, Bergerat y réussit en lancant le mot « *tripatouiller* », dont la racine est argotique.

Mais le bon sens public repousse des monstruosités telles que le mot « *pyroscaphe* » présenté avec candeur, vers 1810, par quelque ingénieur en délire, et compose harmonieusement, pour exprimer la découverte nouvelle, le groupe de mots : « bateau à vapeur ».

II. — LES DEUX TENDANCES.

Nous voulons déterminer la « résultante » probable des forces qui vont influer sur la constitution future de la langue française.

Comme en tout organisme vivant, cette évolution s'effectuera par le combat de principes conservateurs et d'éléments novateurs. Il y aura lutte, et victoire non douteuse du progrès.

Dénombrons les belligérants en présence.

A. — *Les éléments de conservation.*

1^o *Le Misonéisme*. — C'est l'instinctive répulsion de l'homme devant toute chose nouvelle, sensation trop connue pour être décrite à nouveau.

2^e *Le Perroquetage.* — On peut appeler ainsi le mode de gavage intellectuel par lequel on apprend l'art de la parole. Les rectifications que les parents font au langage enfantin, lorsque nos pauvres petits tentent de s'exprimer avec logique, sont notoires. Quand un bébé veut régulariser quelque verbe et qu'il émet candidement : « Je voirai » ou « Vous faisez », le père reprend avec sévérité : « On ne dit pas.... » Et l'enfant « perroquette ».

De pédants grammairiens inscrivent dans leurs livres, les mêmes fatidiques prescriptions : « Dites », et : « Ne dites pas ! »

Sans doute, il est nécessaire d'inculquer les règles actuelles du langage, mais faut-il les transmuer en articles de foi ?

3^e *La dévotion à l'orthographe.* — Il fut un temps, — n'est-ce pas encore le nôtre ? — où les habitants de la France entière tremblaient devant la règle des participes ! Immense mandarinat, notre pays ne pouvait être gouverné que par des gens ayant eu la gloire de passer des examens ! Les plus grandes intelligences se trouvaient parfois inemployées par suite d'un mot mal orthographié !

Les nouveaux règlements ministériels sont plus exorables ; un Français ne sera plus considéré comme absolument inapte aux fonctions publiques, lors même qu'il négligerait d'observer la chinoiserie gravement citée par BONIFACE : Que l'on doit écrire le mot « eu » de deux manières dans la phrase : « La maison que j'ai eu (ou eue) à vendre » !

En effet, auparavant, il fallait savoir si celui qui parlait de la sorte était un propriétaire ou un notaire ; car, dans le premier cas, le citoyen en question « avait eue une maison à vendre » ; dans le second, le notaire « avait eu à vendre une maison » !

N'était-ce pas le fin du fin, un véritable marivaudage grammatical ?

Au lieu de se souvenir que M^{me} de Sévigné émaillait ses lettres d'erreurs de plume, que des fautes d'orthographe se rencontrent dans les manuscrits de Racine, de Voltaire et de Lamartine, on sermonçait vertement un pauvre écolier pour une dictée non parfaite.

Rappelons l'exemple de l'académicien, qui eut le courage d'écrire *l'accadémie* avec raison, malgré l'avis de ses trente-neuf autres collègues. Si nous prononçons ce mot, c'est « lac-cadémie » que l'on entend. Ce son *c* est presque aussi fort que dans « accabler », infinité plus guttural que dans « accordéon ou accord » !

Est-il possible de calculer le temps perdu par de nombreuses générations pour parvenir à la connaissance d'une impeccable orthographe ?

4^e *Le faux orgueil de l'éducation.* — Lequel d'entre nous n'a pas souri en entendant une concierge criant du fond de sa loge : « Au cinquième, au fond du collidor » ?

C'est pourtant cette « logiste » qui avait raison en s'exprimant ainsi ; l'effort de la prononciation étant infiniment moins grand. Dans un excellent article, le maître ès-lettres françaises, M. Anatole France, écrivait que : « collidor » était tout aussi régulier que « colonel », employé au Moyen-Age sous la forme « coronel ».

5^e *Le respect de l'Académie.* — Sous prétexte qu'un mot figure au Dictionnaire (avec un grand D), il devient sacré. Le public oublie trop aisément que l'Assemblée des Quarante ne constitue qu'une Haute-Cour d'Enregistrement; tel mot inconnu aujourd'hui, devient ensuite populaire et rentre demain dans la nomenclature classique.

Lors de la discussion sur l'admission au Dictionnaire du mot « baser », Royer-Collard s'écria : » S'il entre, je sors ». Pour concise et lapidaire que fût cette déclaration, elle était, par parenthèse, fort incorrecte. La traduction en est : Si le mot « baser » entre dans le Dictionnaire, je sors... du Dictionnaire !

Or, malgré Royer-Collard, le mot « baser » possède ses lettres de noblesse, de même qu'un grand nombre de vocables honnis autrefois.

« Sollicitude » était « rude » aux oreilles des *Précieuses* de Molière. On ne saurait trop rappeler que le vocable « patriote » n'a pas plus d'un siècle d'existence.

Parmi tant d'autres, citons quelques mots familiers appelés aux soi-disants honneurs du Dictionnaire pendant ce siècle : agreste, aisance, arbitraire, accompli, bonifier, broderie, découdre, détresse, inepte, insuccès, etc., etc.

Le terme « embêter » est-il licite ? Les académiciens n'auront pas le temps matériel de discuter sur l'admission de « se ficher de quelqu'un », expression bientôt remplacée par une autre forme plus vigoureuse qu'il faut encore écrire en abrégé. Le verbe » se f.. » n'est-il pas devenu officiel ? On l'entend à la Comédie-Française.

Ne redoutons donc pas l'emploi de néologismes ou d'expressions énergiques qui renforcent la langue, sous condition toutefois que ces mots nouveau-nés soient conformes au génie du français.

6^e *La vénération pour l'Etymologie.* — Il convient de combattre cette appréhension des lettrés à modifier les vocables, sous prétexte de bris de parenté envers de classiques origines.

Toute l'histoire de la formation de la langue française proteste contre cette puérile manie.

Voici trois mots latins : *avunculus*, *Sequana*, *Augustus*. Nos ancêtres en ont fait *oncle*, *Seine*, *Août*. Ils ont procédé par apherèse, syncope et apocope ; ou, pour parler clair, ils ont taillé, rogné à leur guise. Et nous serions astreints, sous peine de crime de lèse-étymologie, à laisser subsister des vocables indigestes ou de malgache apparence ?

Le mot « chapelle » nous rappelle-t-il un petit chapeau », le vocable « poutre », un « cheval », ou le terme « cadran » une « chose carrée » ?

Les philologues eux-mêmes nous l'enseignent : « Il est utile au développement des langues d'oublier l'origine des mots et de les dégager de leurs vieilles associations d'idées. (WHITNEY). » Plus le mot est détaché de ses origines, plus il est au service de la pensée. (BRÉAL).

7^e *La Pseudo-science.* — De ce fait encore, la langue française se

trouve encombrée par des vocables dits « scientifiques » qui témoignent d'une vanité singulière.

Sous la fallacieuse excuse de mieux rendre leur pensée, grâce à des combinaisons de sens, certains savants ont la prétention de fabriquer des mots-définitions.

C'est ainsi que notre vocabulaire se trouve rempli de mots auxquels on peut appliquer l'épithète populaire, « qui sont à coucher dehors » ; tels : imperméabilisation, prestidigitateur, chirographaire, consubstantiabilité, intussusception.

Encore ne sont-ce pas les véritables termes techniques ; ceux-ci nous offrent de plus barbares sonorités ; quelques exemples : dyspnée, syzigie, parallélipipède, phlébotomie, conchyologie, anthropomorphisme !

De telles incongruités devraient-elles être tolérées ?

Les appellations : télégraphe, téléphone, microscope, qui nous sont cependant plus familières, ne devraient pas exister plus longtemps en notre siècle utilitaire.

L'étymologie — un bien joli mot encore, — ne saurait nous faire accepter ces monstrueux assemblages de lettres ; il est impossible d'inclure en quelques syllabes la définition complète d'un concept quelconque autrement que par convention.

Lorsque le terme « électricité » fut créé, il s'agissait de figurer les propriétés d'attraction de l'ambre (*electron*). Quel rapport cette définition a-t-elle aujourd'hui avec la notion de « l'électricité » ?

Les vrais savants ne procèdent pas ainsi. En découvrant un élément inconnu de l'atmosphère, RAMSAY le baptisa *l'Argon*, nom conventionnel.

Les chimistes qui découvrirent le *Gallium* et le *Germanium* agirent de même ; inventant un nouveau théodolite (autre mot savant, très gracieux !), d'ABBADIE l'appela simplement : *Aba*.

Le peuple français a repoussé l'expression « bicyclette » pour adopter « bécane ». D'autres appellations populaires seront choisies pour remplacer les vocables longs d'une aune, que les scientifiques veulent nous imposer !

Les Anglo-Saxons, gens pratiques, ne disent pas « télégraphe » mais « cable » ; les Américains, encore plus sensés, appellent « fone » le « téléphone ».

Et quelle que soit la gloire due à Marconi, jamais nous n'accepterons comme dénomination des communications par le télégraphe sans fil, le terme macaronique proposé par des admirateurs trop enthousiastes : des marconigrammes !

Le nom pratique de la télégraphie sans fil est : « afil » ou « sans fil » ; celui du message ainsi transmis : un afilet, à moins qu'on ne choisisse simplement : « courant d'air » !

8^e *La déférence pour les classiques.* — Cette forme de la conservation du langage est néfaste à tout progrès linguistique.

Un spectacle probant de ce fâcheux état de survivance nous en est

fourni par l'étrange jargon judiciaire employé au Palais; jargon qu'un jeune avocat audacieux, M. H. Bréal, s'efforce, mais en vain, de réformer.

Ce qui fut classique hier ne l'est plus de nos jours; ce que nous enseignons aujourd'hui deviendra archaïque dans quelques générations.

La langue de Rabelais n'est pas celle de Racine. Contre le parler du XVIII^e siècle, les Romantiques s'insurgèrent en 1830.

Pourquoi, à notre tour, ne tenterions-nous pas une rénovation du langage? Les morts nous étouffent. Place aux vivants!

B. — *Les éléments transformistes.*

Après la nomenclature des principes conservateurs, il reste à exposer celle des éléments de modification, les vainqueurs désignés de cette lutte linguistique.

Dans toute manifestation humaine, obtenir un travail égal avec moins de peine, est la définition de la loi du moindre effort; il en sera de même dans le langage.

Toutes les causes de transformation, ci-après analysées, ne sont que des applications, sous diverses formes, de cette évidente vérité.

1^o *Influence du langage parlé.* — Il est d'observation constante que le mode verbal d'un idiome est différent de la langue écrite, qui, pour ainsi dire, n'est qu'une reproduction de son état antérieur.

Si l'on transcrivait exactement, ainsi que dans les chansons populaires, des phrases courantes, on obtiendrait par exemple : « N'me fait pas d'peine! » ou : « Eskevous v'nez? »

On se souvient du fameux « Kékséksa » de Victor Hugo.

A force d'entendre ces abréviations orales, on sera tenu de les inscrire, plus ou moins exactement, dans l'écriture de la langue.

2^o *Besoin de concision.* — Il est absolument certain que nombre de mots polysyllabiques seront écourtés.

Exemple caractéristique : l'appellation d'un nouveau moyen de communication souterraine, que pas un Parisien n'appelle autrement que le « métro ».

Dans une revue jouée aux Variétés, la langue française, armée d'un crochet de chiffonnier, venait ramasser les « bouts... de mots », oubliés par un jeune collégien dans un récit où il était question de « bachot », de « math » et de « philo » ; il aspirait à « pipo ».

Au lycée, on dit couramment d'mi-pens (demi-pensionnaire), compote (composition), proto (proviseur), colle (punition), prof (professeur).

Au régiment, on parle du « colon » et des « bat d'Af » ; jamais le peuple ne dit autrement que « fortif, Fol'dram, typo ».

Les associations d'individus se distinguent par les lettres initiales de leur titre : La L. D. P. (Ligue des Patriotes); le P. S. F. (Parti socialiste fédéral).

Ce n'est pas seulement l'instinct populaire qui confectionne ces

termes composés par des initiales ; les sociétés les plus graves comprennent la nécessité d'éviter ces sempiternelles énumérations. Ainsi tout adhèrent à l'assemblée ayant comme but l'encouragement aux études supérieures, reçoit le Bulletin de l'Afas (Association Française pour l'avancement des Sciences : A. f. a. s.).

Les membres de *Concordia*, groupement pour la correspondance internationale, sont des « icistes » (I. C.).

Si l'on nous demande : « Par quelle ligne partez-vous en voyage ? » Nous n'aurons pas la moindre hésitation à répondre : « Par le Péelem. »

Aux Etats-Unis, dont le nom officiel sera bientôt : *Ioues* (United States, U. S.), chaque Etat confédéré a son abréviation officiellement acceptée par la poste : *Enouaï* pour New-York (N. Y.), *Mas* pour Massachusetts ; *Pen*, pour Pensylvanie ; ces mots sont employés dans la conversation. Pour San Francisco on ne dit pas autrement que « Frisco ».

En anglais, *Johannes* devient « Jo », abréviation de John. L'exemple classique du mot « dominus », contracté en « don » en espagnol pour ne laisser subsister que la seule lettre « n » en catalan, indique nettement cette évolution « raccourcissante ».

3^e *Loi de l'analogie*. — On peut également constater la tendance des mots à s'identifier avec la forme affectée à la majorité de ceux d'une même classe.

Ainsi, aucun néologisme adverbial ne sera désormais créé en français autrement qu'avec la terminaison *ment*.

Aucun verbe nouveau ne pourra être « fabriqué », sinon avec la finale « er ». Cela semble tout naturel ; nous avons pourtant quatre conjugaisons. Mais nul n'a songé à dire pour « monter à bicyclette » : pédalir ou pédaloir !

En Suisse, un des sports hivernaux est la descente en « luge », petit traîneau sur lequel on se laisse glisser sur la neige ; on déduit instinctivement le verbe indiquant cette action : « luger ».

4^e *Facilités de communication*. — Plus les modes de transport seront rapides et plus l'infiltration de mots des langues étrangères sera grande dans le langage national, soit qu'ils désignent de nouvelles conceptions, soit qu'ils fournissent une expression plus concise pour d'anciennes idées.

Dans un journal sportif on peut lire sans étonnement : « Le *starter* baissa son drapeau ; le *crack* et l'*outsider* sautèrent le *pool* et arrivèrent *dead heat* au *winning-post* ».

Il sera donc nécessaire de naturaliser, de franciser ces vocables de toutes natures, si nous ne voulons pas posséder un sabir international aux lieu et place de notre langue maternelle.

Le peuple dit : metingue, septitechaise (mot indiquant bien la course à obstacles), trame (pour tramway) ; les mots anglais en « er » deviennent des vocables français finissant en « eur » : starteur, outsider, bloffeur, etc.

5^e *Force de la logique*. — Le simple raisonnement nous indique,

que, plus la langue française croîtra en âge et plus les exceptions seront éliminées.

On n'expliquera plus dans les écoles qu'il faut dire : « navals et chevaux » ; le grand récit du *Mercure galant* ne subsistera plus que comme notation documentaire d'une langue barbare, fourmillant d'absurdités et de bizarries.

6^e Nécessité économique. — Les pertes de temps, — et par suite d'argent, — causées par le gaspillage de lettres inutiles ont été amplement élucidées par Jacques Novicow.

Supposons que l'*e* muet final soit supprimé en français lorsqu'il est inutile à la distinction de sens (comme, par exemple, dans « charmant » et « charmante »).

Si l'on admet que les quarante millions de Français n'écrivent chacun que dix *e muets* par jour, et qu'il faille une seconde pour écrire ou composer chaque lettre inutile. Ce sont quatre cent millions de secondes perdues quotidiennement, soit plus de six millions de minutes, soit cent mille heures. En calculant l'heure de travail à cinquante centimes, c'est exactement comme si la France perdait chaque année dix-huit millions de francs ! Si l'on ajoute à ce calcul le coût de l'encre et du papier gâché inutilement, l'on arriverait au revenu d'un capital de près d'un milliard !

Si nous voulons admettre que « l'utilité l'emporte sur tout autre considération » (BRÉAL), il faut donc, dans les transformations futures de notre langue, étudier les corrections et les simplifications qu'il convient d'introduire, aussi bien dans la grammaire que dans le vocabulaire, pour que notre idiome devienne un langage à la fois plus praticable et plus pratique.

III. — LA RÉVOLUTION DANS LA GRAMMAIRE.

Dans cette rénovation de la langue française, il faudra tout d'abord remplacer l'absurde code actuel du langage par un traité rationnel d'exposition. « La grammaire n'a jamais été faite sur des principes solides », a dit DESTUTT DE TRACY.

Entre les mains de nos enfants se trouvent des manuels grammaticaux divisés en 8, en 9 ou en 10 parties du discours, et ces livres sont tous également approuvés par le Conseil supérieur de l'Instruction publique !

Pourquoi l'article s'y trouve-t-il placé en premier ? N'est-il pas de pur bon sens que la dernière classe de mots étudiée — celle des interjections, — doive commencer l'étude de notre langue ? L'interjection, cette intelligente inarticulation, est le trait d'union entre le cri involontaire et la pensée naissante.

Non moins évidemment le genre neutre devra de nouveau être incorporé au français, d'où il est proscrit actuellement, bien que nous ayions des pronoms neutres ! Exemple : *le* dans la phrase : « Je *le* lui ai dit... »

Alphabet. — Sans même parler des réformes orthographiques si minimes et pour lesquelles lutte si vaillamment M. JEAN BARÈS (pour détails, voir le journal *Le Réformiste*), quelques-unes des transformations alphabétiques suivantes seront mises en vigueur :

La suppression de tout e muet inutile ; l'élimination de l'u après la lettre q. On écrira « *qi* » et non : « *qui* ».

Parmi les signes grammaticaux, le trait d'union sera de moins en moins usité. Celui indiquant l'apostrophe disparaîtra ; l'intervalle existant entre l'article elidé et le mot suivant suffira amplement pour désigner la suppression de la finale de l'article.

Les diphthongues tendront à s'éliminer par suite de leur instabilité ; les consonnes seront toujours plus distinctes et de plus en plus employées dans la construction des vocables nouveaux.

Lorsque nous n'aurons plus de consonnes doubles inutiles, lorsque les groupements insolites ; ph, th, rh, seront proscrits, lorsque toute lettre dont l'usage est superflu sera chassée du dictionnaire, la contexture du français aura gagné en concision, en précision, voire même en élégance, *quoi qu'on en puisse dire*.

Phrase. — Il est probable que les structures de phrases seront plus courtes et plus logiquement construites sur un même plan et que moins d'inversions y régneront.

En tous cas la forme interrogative. « *Est-ce que* » deviendra la règle absolue ; nous n'aurons plus le spectacle de cette anomalie : « *Est-ce que j'aime ?* » « *Aimes-tu ?* » « *Aime-t-il ?* »

La position du mot désignant la chose possédée pourra probablement précéder le terme « possédant », et l'on admettra très bien la forme : *Champagne vin ou Durand Hôtel* (pour : *Hôtel de Durand*) comme : *Terminus Hôtel*.

Nous disons déjà : *Jockey Club, Automobile Club*; cette tournure, empruntée à l'anglais, commence à se montrer sous forme d'enseignes et d'annonces (*Saint-Jean Quinqua*).

Etudions maintenant dans chaque partie du Discours les futures transformations du langage.

Article. — Ce mot est souvent employé par superféitation ; preuve, nos proverbes : « *Patience et longueur de temps font plus que force et que rage* », et non *la patience*, etc.

A l'avenir, l'article devra suffire à lui seul pour indiquer le *genre* et peut-être le *nombre*. On dira le « *loutre* » et la « *loutre* » suivant le sexe, au lieu de « *la loutre mâle* » !

On peut constater une propension au remplacement de la préposition « *de* » au génitif par un *à*. Peut-être bientôt dirons-nous : *Le livre à mon père* (au lieu de : *de mon père*).

Quant à l'indication du pluriel, rien n'empêche d'écrire ; *le cheval, les cheval*. Nous n'aurions plus cette absurdité : *le fils, les fils, et : le fil et les fils* ; mais bien, dans ce dernier cas : *les fil*.

Il est encore possible que l'article « *les* » devienne le mot « *li* » au masculin pluriel, en gardant le mot « *les* » ou « *lé* » pour le... sexe faible.

Noms. — Dans les pluriels qui métamorphosent le mot au singulier en vocabulaire différent, toutes les exceptions disparaîtront. Exemples : des chous, des cheveus, des animals, des émails, des bétails, des aieuls, des ciels et des œils, des credos et des librettos.

Les groupes de mots tendront à s'unifier ; on écrira : potaufeu, arcenciel, coffrefort, ainsi qu'il fut fait pour : gendarme, porte-feuille, etc., mots autrefois coupés en deux.

Nombres. — Bien que les modifications soient de nature très délicate en cette classe de mots, l'absurdité des termes : *soixante-dix*, *quatre-vingts*, *quatre-vingt-dix*, ne saurait subsister longtemps. Si les mots « septante, octante et nonante » ne furent pas adoptés, c'est par manque d'euphonie. Peut-être verrons-nous : « setante, otante novante ». Il est possible que « quatre » se transforme en « quat » ; que « cinq » devienne « cinte » d'où « quatante, cintante ».

La série des chiffres premiers serait donc : un, deu, tra, qat, cint, sis, sep, ot, nov, dis. Les inconvénients éprouvés au téléphone par les similitudes de sons « six » et « dix » feront peut-être changer dix en « des », d'où : désimal. Ces changements adoptés, les nombres irréguliers de 11 à 16, auraient à se former ainsi : desun, desdeu, destroi, desqat, desinte, desis, (decisse), et, en suivant : desep, desot, desnov et dante (pour 20).

Pronoms. — Le tutoiement devrait remplacer le « vous » cérémonieux, perpétuelle confusion entre la troisième personne du singulier et la seconde du pluriel. Seuls, les Belges que nous plaisantons lourdement, sont rationnels dans leur phrase favorite : « Sais-tu, Monsieur ? »

Au pluriel « ils » et « elles », possédant des sonorités similaires à celles du singulier, devraient être substituées d'autres formes, — peut-être gli et glé, — à l'instar de l'italien.

Enfin, on peut prévoir l'apparition d'un cas instrumental, suivant l'exemple donné par l'espagnol : *conmigo, contigo*. Par abréviation, ainsi qu'en argot, vont surgir : « mézigue, tézigue », (avec moi, avec toi).

Qualificatifs. — On peut envisager l'avènement de leur invariabilité : « Les bon pères, les bon mères ». Les exceptions existantes dans leurs gradations s'effaceront. On dira « plus bon », au lieu de « meilleur » ; le comparatif « pis » ne s'emploie presque plus.

Verbes. — Dans cette classe de mots s'effectueront les plus grandes perturbations.

Dans leurs *modes*, nous assisterons à la disparition complète du conditionnel et du subjonctif. Déjà, avec la conjonction « si », nous disons : « Si je peux », et non : « Si je pourrais ».

La forme subjonctive est bien inutile. Il n'est pas de raison valable pour ne pas écrire : « Il faut que je viens », comme : « Il sait que je viens » ; la notion subordonnante est suffisamment indiquée par le restant de la phrase.

De même, dans les *temps* s'évanouiront tous les passés du subjonctif en « asse » et « usse », dont personne ne fait usage aujourd'hui, tant ils semblent ridicules.

On assiste à l'anéantissement du passé défini. Comment nous exprimons-nous, lorsque nous voulons indiquer que, hier, à trois heures précises, nous avons fait l'action d'arriver à Paris ? Disons-nous : « nous arrivâmes » ou « nous sommes arrivés ? » Nous employons cette seconde forme, bien qu'il soit impossible de mieux *définir* le temps *passé*, qu'en précisant le jour et l'heure d'une action écoulée ! C'est la condamnation irrévocable du temps « passé défini ».

Les verbes *auxiliaires* seront donc de plus en plus employés ; la même tendance existe en anglais.

L'expression de la *personne* sera de moins en moins marquée. Le paysan qui dit : « j'avons » ou « j'ons » est logique.

Lorsque nous émettons : « j'aime, tu aimes, ils aiment », d'où vient la différence entre les personnes, sinon des pronoms ? Comme ils suffisent absolument à cette fonction, la conjugaison rectifiée du verbe « aimer » sera : j'aime, tu aime, il aime, nous aimons, vous aimez, ils aiment.

La langue anglaise nous démontre que cette simplification est possible ; le verbe y est invariable, sauf à la troisième personne.

Les verbes irréguliers disparaîtront peu à peu : cela est indubitable.

En voici une liste, avec les formes qu'ils revêtiront :

Pour « aller » : J'alle, tu alles, j'allerai ; pour « envoyer » : j'envoie, j'envoierai.

Les finales en « ir » seront transformées en « er » dans : aqérer, asayer, bouyer, courer, couvrir, cueiller, fuyer, gémisser, haïsser, menter, parter, senter, servir, vener, vêter.

Au lieu de la terminaison « oir » nous aurons : déchéer, échéer, faller, mouver, pluyer, peuver, saver, valer.

De même à la quatrième conjugaison, on lira : absolver, buver, concluer, conduiter, confiser, connaître, construire, couver, craindre, croire, cuirer, diser, écrire, éteigner, faire, lisir (ou lirer), maudirer, mettre, plaisir, prener, résolver, riser (ou rirer), suivre, taiser, vainquer, viver.

Par la force de l'analogie, tous les verbes réguliers étant également ramenés à la forme de la première conjugaison, la langue française ne connaîtra plus qu'une seule manière d'exprimer les temps.

La transformation la plus difficile à opérer sera celle des auxiliaires avoir et être ; ils deviendront peut-être : aver, j'ave, tu ave, j'avrai, avrant, avré, et : soyer, je soye, tu soyes, nous soyons (indicatif) ; je soyais (imparfait) ; je soirai (futur) : soyant ; soyé (au lieu du mot : été, qui est le nom d'une saison !)

Enfin, l'extension de l'emploi substantif des participes présents est une modification du langage presque certaine. Nous disons déjà : la dominante, la résultante, le composant.

Adverbe. — Ainsi qu'il a été dit, tout adverbe nouveau se formera en ajoutant *ment*. Tout mot pourra « s'adverbiser ». Pourquoi ne pas dire : « grossement » aussi bien que « largement » ?

L'adverbe « plus » s'écrira de deux manières : « Je n'en veux *plus* » ; et « j'en veux *plusse* » ; suivant le sens différent qu'on lui attribuera.

Il est vraisemblable que la finale *ment* sera négligée et que la seule position de l'adjectif placé immédiatement après le verbe suffira à indiquer une fonction modificatrice adverbiale.

De même que l'on dit « parler fort », « courir vite », on pourra s'exprimer ainsi : « courir lent », « parler faible ».

Préposition. — Selon toutes probabilités, cette classe de mots sera plus fréquemment employée sans compléments. Nous employons la forme : « Venez avec » ; on dira donc tout aussi bien : « Venez sans ».

IV. — LA RÉVOLUTION DANS LE DICTIONNAIRE

Nous avons déjà noté les changements opérés par la logique dans les états *formels* des mots : le ralliement de toutes les exceptions aux structures régulières de la masse des vocables similaires.

Dans la transformation du dictionnaire, la loi du moindre effort exercera son pouvoir plus irrésistiblement encore.

Les mots polysyllabiques devront peu à peu disparaître ; suivant le génie de la langue française, le vocabulaire tendra à une concision de plus en plus grande.

On peut prédire qu'un assez grand nombre de mots d'argot expressifs, colorés, pleins de sève, prendront place au dictionnaire.

Parmi les premiers qui y seront admis on peut citer :

Aff, autor, boche, bonir, bos (chef, s'emploie aux Etats-Unis), bus (pour omnibus), bougre, bran, brème (pour : carte à jouer), caner, chiffre, cipal, (pour : municipal), consome (consommation), costeau, crôme (crédit), camaro, chic, dab, daron, dèche, doche, douille, émosse (émotion), épate, escaffe (coup de pied), estome (estomac), fave (poche),faf (billet de banque),faflot (papier faux),falzar (pantalon),fiffer (être content),figner, flancher, flippe,fralin,frangine (sœur : titre d'un roman : *Les Deux frangines*),gargue (bouche),guiche, jacter, job (illusion), kif, loffe, maboule, manique (mécanique),mascotte, meg, morfe, muffe, nap (pièce d'or), nep (vol), nib (absence, manquer), panne, pègre, piger, pif (pour : nez), pognon, poire (pour tête), rabiot, saquer, sorgue, taf, tal, tatouille, toc, trimard, turbiner, turne, vade, vanné, zigue, etc, etc...

A l'exemple de : kilo, métro, auto, rétro, clyso, dynamo, nous verrons surgir toute une série de mots finissant en *o* : topo, photo ; peut-être : philo (sophie), chrono (pour chronomètre), chiro (mancie) ; orthographiés avec « ot » ou « eau » final, ces vocables rentreraient dans la série régulière : poteau, tréteau, magot, pavot, lingot.

Suivant l'exemple de mots classiquement formés par addition

d'un *l* initial tels que : le loriot (pour l'oriot), le lendemain (pour l'en demain), le lierre (pour l'ierre), s'effectueront de semblables formations; ainsi : le lèvier (pour l'évier).

Des contractions dans les mots ellipseront les *e* muets déjà omis dans le langage parlé. On écrira bientôt : mnace (menace), mnisce (ministre), smaine (semaine), scoupe (soucoupe), smelle (semelle), qrelle (querelle), etc...

Nous assisterons à l'instauration de toute une série de mots créés avec un *a* privatif initial comme dans : *anormal*, *apode*, *apathie*.

On voit déjà : *apolitique* (article de *Pressensé*); *apatrie* (article de *H. Bérenger*), *asolidaire* (*Bulletin du Congrès d'éducation sociale*). Dans *le Temps*, journal académique, on a pu lire le mot : *analphabet* (sans alphabet).

L'*y* disparaîtra peu à peu, sauf dans les mots où il tient la place d'un double *i*. On écrira certainement comme le font les Italiens : fisique, dissenterie, etc...

Toutes les présomptions indiquent que l'*h* aspirée deviendra de plus en plus rare et que l'on dira : l'haricot comme l'harmonie; l'hâle comme l'haleine; l'hasard comme l'hésitation; l'homard comme l'hommage; l'hyène comme l'hygiène.

Des adoucissements changeront certains mots. Ainsi : vingence, sesque, castrole, mairerie, nentille, pretesque, forneau, jornal, éléxir, chercutier, ojordui (ainsi que l'écrivait Louis XIV).

De nombreux mots étrangers deviendront français; notre vocabulaire contiendra : fleurte (flirt), snob, boucmacaire (rappelant : Robert Macaire), choquingue, fouteballe, criquette, tenisse, croquet (mot déjà admis), challange, record, stoper, steper, dedite (dead heat), interlande (hinterland), troste (trust), toste (toast), higlife, cartel (syndicat patronal), etc., etc., et tous autres termes dont l'équivalent n'existe pas dans notre langue.

Les modifications les plus notables seront certainement celles opérées par apherèse (élision de syllabe initiale), ou par syncope (disparition de finales inutiles). Les mots, suivant la définition de Max Muller, étant « des statues vocales », nous pouvons donc perfectionner leurs contours, les simplifier, et par conséquent, les abréger.

Les groupes suivants seront spécialement atteints :

Préfixe : *a* ou *ad*, par exemple : bomination, bolition, ministration, mygdale, notation, postrophe, testation.

Préfixes : *co*, *col*, *con*, *com* ou *cor*. Ainsi nous aurions : mémoration, misération, mutation, parution, centration, fédération, gratulation, laboration, frontation, sidération, stitution, ruption.

Préfixe *dé* : ce qui donnera : bilité, chiqueter, cortiquer, falquer, membrement, rivation.

Préfixes *di* : d'où : rection, simulation, suader.

Préfixes *é* et *ef*, par suite : barber, brêcher, carquiller, chapper, cheniller, elater, corcher, corner, facer, fervescence, ficacité, fluve, larguer, luder, marger.

Quant au mot tant employé ; l'électricité, il deviendra sûrement ; l'électricité, ou peut-être même de plus concise manière : la tricité.

Préfixe « *em* » qui disparaîtra : bellir, bellissement, buscade, busquer, mancher, paumér.

De même « *en* » sera élimé dans : clos (ou enclos), fariné, gloutir, guirlander, harnacher, jamber, laidir.

Dans les mots commençant par *esc*, *esp*, *esq* ou *est*, l'e initial supprimé donnera : scarmouche, scopette, space, spèce, spérance, spion, splanade, squisse, squiver, stafette, stampe, stimation, stomach, sturgeon, comme sont déjà formés : scandale, spécimen, squelette, stalle, station, statue, etc.

On trouve déjà au dictionnaire : escarolle ou scarolle.

Les mots commençant par *ex* ou *exc* sont prononcés « *ess* » par le peuple. Nous aurons donc : essentrique, estrordinaire, (la voyelle médiane *a* disparaissant), essepté, essiter, esclamation, esposition, estrémité, extravagance.

On ne dira plus : illumination, mais « *lumination*. »

Le préfixe *im* est destiné à être délaissé. Place aux vocables : agitation, médiat, mensité, molation, munité, pertinence, précation, proviste, promptu.

Même résultat avec *in* tronqué : advertance, auguration, clinaison, crustation, cursion, dication, dividu, dulgence, fériorité, fluence, hibition, novation, noculation, scription, sertion, stigation, stitution, troduction, vective, vestigation.

Où serait l'inconvénient d'employer : versation, au lieu de malversation ?

Les préfixes *pré* et *pro* s'élideront comme suit : conisation, emption, rogative, stidigitation, nistic, spérité, sternation, tection, tubérance.

Le préfixe *ra* est inutile. Aussi sont de l'excellent français les mots : cornir, fermir, fistoler, gaillardir, mollissement, monage, tatiner, vigoter.

Même travail avec les syllabes initiales *re*, *ré* : bellion, buffade, calcitrant, cherche (action de chercher), ciprocité, clamation, elusion, crutement, demption, devance, duction, frigérant, froidissement, putation, giment, gistre, gularité, mède, merciement (de : merci), muement, noncement, pentir, présaille, quisitoire, siliation, specter, spiration, semblance (vieux mot français), vendication, volver (aussi bien que revolver!).

Su et *sub* seront éliminés dans : bordination, breptice, séquent, sistance, stantif, vention.

Succomber et succursale peuvent être modifiés en : comber et cursale.

On peut forger : « *focation* » en supprimant *suf*, et « *prématie* » par élision de *sup*. Enfin, le mot « *veillance* » est aussi correct que : surveillance.

Encore plus formidables qu'au commencement des mots vont être les changements apportés aux terminaisons.

Nous allons constater combien inutiles sont un grand nombre de ces suffixes que l'instinct populaire supprime impitoyablement.

La finale « *age* » appesantit beaucoup trop de vocables qui seraient plus élégants sous cette forme : l'agiote, l'assemble, l'étame, la frotte, la glane, la radote.

Pourquoi laisser subsister « *aille* » et ne pas dire : la brousse, le mur? « *Aire* » final est superflu dans « *référend* », « *prélimine* » et « *vocabule* »; il se change aussi en *o* dans le langage vulgaire : *proprio, populo*.

« *Al* » et « *ale* » pourraient être éliminés dans : capore, cardine, diagone, festive, littore, vertique, cannibe, cathèdre, fringue, mar tingue, raf, spire.

Pourquoi s'astreindre à ajouter *ance, anse, iance, ence ou ence*, aux mots : l'abonde, l'abstine, l'ambule, la circonfére, la condescende, la condole, la connive, la corresponde, la défaillie, la défére, la délivre, l'extravague, la néglige, la nonchale, la véhéme, la virule?

Les noms terminés en « *ité* » encombrent le langage, leur abréviation est inévitable : « *amabile* » est plus harmonieux que « *amabilité* », célèbre « *que* » célérité « *Compréhensibilité* » deviendra « *com prenette* »; éventualité, « *éventuale* »; proximité, « *proxime* »; volubilité « *volube* », etc...

Peut-être rendra-t-on substantifs de nombreux adjectifs et dira-t-on « *l'actif* » pour l'activité, etc.

Pour certains qualificatifs finissant en *el*, les terminaisons seront logiquement « *al* » : immortal, individual, ponctual; les noms dont ils dérivent étant : immortalité, etc.

Les suffixes *ment, ement, issement*, sont de ceux qui alourdissent le plus inutilement les mots. Ils présentent pour les étrangers une difficulté nouvelle; on les considère toujours comme des adverbes. Comment s'imaginer que les mots « *ameublement* » et « *aimablement* » ne font pas partie d'une même catégorie?

On peut donc proposer les syncopes ou les mutations en *age* (plus brèves) pour : l'accapare, l'accomplisse, l'alourdisse, l'ameublage, l'amortisse, l'applaudie, le bourdonage, le cantonage, la chatouille, la clignote, le dandinage, le débours, le désintérêt, la divertisse, l'éblouisse, l'écroulage, l'embarque et pour tous autres mots susceptibles de transformations similaires.

Les finales *esque, estre et exte* trop rares, se changeront en « *esse* ». On dira « *gigantesse, romanesse, grotesse, orchesse, trimesse, prétesse, tesse* (texte).

Au contraire, il est fort probable que d'autres diminutifs avec terminaison « *et* » seront créés au fur et à mesure des besoins. Pourquoi pas « *tigret* » puisque nous avons : biquet, agnelet, poulet? Si l'on peut dire : doucet ou maigrelet, pourquoi ne pas posséder : duret ou mincet?

Le suffixe « *mêtre* » est insupportable. Il disparaîtra totalement dans certains mots. Les termes d'un usage courant finissant ainsi

seront remplacés par quelque création expressive encore inconnue. Pour « baromètre », ce sera peut-être le « dis-temps »; pour thermomètre, le « dis-chaud ».

Par contre, nous aurons d'autres applications de la finale *eur*. Déjà on a vu naître « faiseur », « reporteur ». De tout sens verbal, on pourra fabriquer le mot substantif correspondant de « l'acteur, l'agisseur »; nous posséderons sans doute : le refuseur (aussi bien que le donneur); l'enseigneur (plus logique que le professeur) et tant d'autres termes utiles de même calibre qui manquent totalement au français.

Tous les noms nouveaux en « *eur* » formeront leur féminin en « *euse* ». On écrit déjà « acteuse », « théâtreuse », pourquoi ne pas dire la « régisseuse » ou « l'enchérissuse »?

Il y aura une tendance marquée à changer la finale « *ique* » en « *if* ». Exemples : authentif, drolatif, hiératif, systématif.

Les lettres *m*, *q* et *t* des finales « *isme* », « *isque* » et « *iste* » seront bientôt supprimées. Même les plus doctes prononcent involontairement : absolutisse, fanatisse, rhumatisse, obélisse, améthyssse, anarchisse, archivisse, droguisse, fumisse, royalisse, violonnisssse. De même les deux lettres « *tr* » ne sont plus inscrites dans : « sinisse », « minisse ».

Mais le plus grand bienfait de cette réforme du langage sera sans contredit la suppression des finales « *ion* », « *sion* » ou « *tion* » qui déshonorèrent la langue française. Peut-on lire sans horreur un texte ainsi conçu : « La révision de la Constitution est la condition de la rénovation de la civilisation »?

Le peuple n'hésite pas à dire : « combinaise, ocase, réac ».

Il est impossible de dresser une liste complète de ces « modifes », mais on comprendra sans peine la « révolute » apportée à la « formasse » de la langue nationale.

Ce « *supprimage* », cet « *abrégage* » s'effectuera comme de juste seulement sur les mots « longs d'une aune » et ne pourra toucher des termes courts tels que : nation, pion, station, fonction, passion, motion, diction. Cette « transforme » s'opérera de diverses manières et les « modifiages » seront de plusieurs natures, et plusieurs « solusses » peuvent être proposées.

Ces mots nouveaux seraient seulement constitués par leur syllabe initiale comme : « *spec* » pour spéulation (ainsi qu'en Angleterre) ou composés par leurs deux premières syllabes — la persuase, la perturbe, l'oppose, — ou encore abrégés par le changement de la finale maudite en *asse* ou en *age*.

Les poètes béniront cette « *inovasse* » qui leur fournira une abondance de rimes riches inédites !

D'autres changements considérables s'effectueront dans cette voie par resserrement, par constriction des vocables et par diverses modifications de sens.

Il est certain qu'une assez grande quantité de mots disparaîtront

du langage ou qu'ils seront dépouillés de quelques-unes de leurs significations multiples.

Si l'on veut se souvenir que « galetas » était au Moyen-Age, un superbe palais; que le sens « dais », avant de s'appliquer à un objet placé au-dessus de nos têtes, était attribué à une chose apparaissant sous nos yeux (*dascus*, un plat); si l'on se rappelle que le mot « chef » voulait dire « tête » il y a quelques siècles, on ne sera pas surpris des altérations probables du sens de termes nombreux, voire même pour ceux les plus usités et par cela même qu'ils sont trop usités.

On peut citer parmi ceux qui déjà sont condamnés à mort, ce même mot « tête », la « bouche » et peut-être aussi « l'œil, les yeux. »

A force d'employer ces termes, de les mettre « à toutes sauces », ils finissent par perdre de leur valeur, telles des pièces de monnaie trop longtemps en circulation.

Il est impossible de dire à la fois du fromage, de sa maîtresse et du bouillon, qu'ils ont des « yeux ».

Fort probablement la locution populaire si jolie : « les mirettes » va être bientôt usitée à la place du mot : œil.

On ne peut pas décentement plus longtemps désigner la tête : d'un enfant, d'un pont, d'un train, d'un cortège et d'une pipe, par une seule et même expression.

Aussi, pour la partie de notre individu surmontant nos épaules, dira-t-on « boule » ou « poire », ou peut-être « poirette ».

Enfin, à la pensée de déposer un baiser sur une bouche... de chaleur ou... d'égout, l'esprit se révolte, et c'est pourquoi le mot « bouche » autrefois si doux à prononcer, prend pour les Parisiens un sens péjoratif. L'expression : « Ta bouche ! » est presque une injure.

Nul n'a expliqué les causes psychologiques de l'immense succès d'une plaisanterie en apparence stupide. Il s'agit de la « scie » à la mode : « As-tu vu la ferme ? » et de la réponse : « Ta gueule ! » L'audition de ces phrases provoquait un rire inextinguible sans que nul se soit rendu compte de la raison de cette hilarité involontaire. L'explication en est fort simple; c'est que précisément il eut fallu répondre : « ta bouche » et que ce vocable déprécié se trouvait inopinément remplacé par un succédané plus expressif.

C'est donc le mot « gueule », ou son diminutif « gueulette », « goulette » ou « goule » qui va se trouver prochainement élu.

Nos descendants liront donc certainement dans quelque poème d'amour, édité dans une centaine d'années :

« Ma bien-aimée me regarda. Je lus dans ses mirettes bleues de « prometteuses voluptés, et, saisissant entre mes mains sa poirette « blonde, je collai mes lèvres à son ardente goule ! »

V. — LE FRANÇAIS AU XXI^e SIÈCLE

A beaucoup d'esprits superficiels, cette étude de la future consti-

tution de la langue française semblera un simple jeu d'esprit, une spéculation sans objet pratique.

De son application pourra dépendre pourtant la marche ascendante ou le recul de notre idiome national.

D'unanimes louanges sont accordées aux recherches philologiques ayant pour but d'élucider les mystères du passé. En quoi les essais de prescience sur l'avenir de notre langue sont-ils dépourvus de caractère scientifique?

Nous savons que le langage ne nous a point été apporté par l'intervention de quelque divinité inconnue, mais que lentement l'humanité s'est forgé cet instrument de communication intellectuelle.

Le langage est le « produit d'un lent devenir » (SCHLEICHER).

Nous n'ignorons pas que la physionomie de l'idiome employé par notre race a constamment varié dans les siècles écoulés et que le vieux « françois » n'est plus le français moderne.

A moins de supposer que la civilisation ne s'arrête subitement, nul ne peut affirmer que notre langue ne subira pas d'autres transformations.

Il est par conséquent du devoir le plus élémentaire de tout bon patriote de se préoccuper de ce nouvel avatar.

Souvenons-nous que, « la question linguistique est au fond une question sociale et nationale (BRÉAL) ». C'est pourquoi cette recherche de notre langage futur sera un des sujets intéressant au plus haut point l'avenir de la France ; et c'est être mauvais citoyen que de n'en pas préparer l'avènement.

Dans cette lutte pour la vie qui a lieu, aussi bien pour les « groupements d'hommes » dénommés « nations », que pour les personnes elles-mêmes, nous constatons l'effort incessamment effectué par chaque peuple pour accroître le domaine de son langage, véritable symbole de son individualité.

Nous voyons à l'œuvre « l'Association pour la propagation de la langue française » et les institutions similaires travaillant de même dans les autres pays. (*Union pangermanique*, Alldeutscher Verband).

Dans cette course à la plus grande diffusion possible d'un langage, nous observons les combats livrés pour le maintien de certains dialectes : en Bohème comme en Bretagne. Nous souffrons des tortures imposées aux cerveaux des vaincus dans cette bataille des nations : aux Polonais, aux Finlandais, aux Schleswigois, aux Alsaciens.

Et nous nierions l'influence de l'amélioration d'une propagande du français par le bienfaisant principe d'une facilité d'assimilation plus grande offerte à un plus grand nombre de clients étrangers !

Il faut être singulièrement présomptueux pour oser faire fi des rénovations pratiques que la nécessité impose et croire imperturbablement en l'immutabilité de notre idiome, arrivé à un dernier degré de perfection !

Aveugle qui ne voit pas les menées des nations rivales !

Les tentatives faites en Angleterre pour rendre la langue de

Shakespeare toujours plus facile, grâce à des tournures analytiques d'une aisance d'acquisition incomparable.

La réforme du Dictionnaire exécutée par l'académie espagnole, instaurant une écriture phonétique, débarrassant le langage de Castille de presque toutes ses anciennes anomalies.

Les corrections orthographiques, qui viennent d'être décrétées dans l'Empire Allemand, simplifient de singulière manière l'embrouillage des vocables teutons. Et demain, l'alphabet latin que nos voisins d'Outre-Rhin vont adopter donnera un nouvel essor à l'idiome germanique, encore aujourd'hui gêné dans son expansion par les entraves des caractères gothiques.

Depuis longtemps, les Italiens ont rejeté les lisières d'une pesante étymologie pour transcrire logiquement les mots d'origine antique en leur mélodieuse langue.

Et nous, Français, toujours infatigués de nos succès d'autrefois, satisfaits de notre production vaudevillesque, nous resterions seuls indifférents à cette course folle des langages, se ruant à la conquête de l'univers !

Si nous n'y prenons garde, c'est un Sedan nouveau, aux conséquences plus funestes encore, qui se prépare pour nous.

De même que, glorieux autrefois des souvenirs de l'épopée napoléonienne, nous nous supposions toujours invincibles dans le domaine de la guerre, de même trop confiants en notre suprématie intellectuelle d'antan, nous ne prévoyons pas que, par suite de cette concurrence vitale, nous serons encore irrémédiablement vaincus dans cette lutte suprême des idiomes, si nous restons figés dans le respect de nos classiques.

Les prévisions sur l'avenir de la langue française ici notées sont un simple coup de clairon, un appel à l'étude de ce problème par tous ceux qui se soucient quelque peu des destinées de la patrie.

Si nous voulons que la langue française soit encore choisie par d'autres peuples dans leur rapports mutuels, si nous sommes possédés du désir impérieux de propager notre idiome bien-aimé, nous devons utiliser avec acharnement tous les moyens employables pour le doter de toujours plus de logique, de toujours plus de précision, de toujours plus de clarté.

Qu'en présence de cette évocation de notre langage futur idéal, tout Français recherche les modes pratiques ou harmonieux propres à l'évolution de notre idiome vers plus de lumière, que chacun travaille à la direction rationnelle de ces inévitables transformations linguistiques, afin qu'à l'avenir un nombre toujours plus considérable de nos « frères en humanité » éprouvent l'intime désir de comprendre et d'aimer notre « tant délectable et doux parler de France. »

